

thérapeutique qui ne puisse causer les mêmes déceptions; mais ces résultats négatifs ne sauraient infirmer en rien la valeur des faits positifs, semblables à ceux que je vous ai rapportés ici.

Je ne veux pas quitter ce sujet sans vous signaler l'apparition possible du *delirium traumaticum* dans le typhus. Ce délire, qui se développe sous l'influence de l'irritation des vésicatoires, peut être aisément confondu, surtout chez les enfants, avec celui qui précède, et annonce l'hydrocéphalie. Je me borne, pour le moment, à vous indiquer le fait.

Je n'ai pas besoin de vous dire, messieurs, que les proportions relatives d'émétique et de laudanum doivent varier selon les cas. Si l'on constate ou si l'on redoute une congestion cérébrale, le tartre stibié doit être donné au moins à la dose de quatre grains pour huit onces (24 centigrammes pour 192 grammes) de véhicule, tandis que la quantité de laudanum ne doit pas dépasser une demi-drachme (2 grammes). Si vous avez affaire, au contraire, à des symptômes purement nerveux, élevez la dose du laudanum jusqu'à une drachme, en même temps que vous réduirez celle de l'émétique à deux grains. Du reste, il est impossible de poser à cet égard aucune règle générale : *le médecin doit surveiller dans tous les cas et d'heure en heure l'effet du médicament*, jusqu'à ce qu'il sache s'il convient, oui ou non, à son malade. Dans une lutte dont le prix est la vie d'un homme, nous ne devons point compter avec nous-mêmes, et nous n'avons pas le droit de rejeter un remède sous prétexte qu'il peut nuire, s'il n'est pas administré avec tous les soins, avec toute l'attention qu'il demande en raison même de sa puissance.

## DIX-HUITIÈME LEÇON.

### LE TYPHUS EXANTHÉMATIQUE. — LE TARTRE STIBIÉ A HAUTES DOSES DANS LES DERNIÈRES PÉRIODES DU TYPHUS.

Le typhus exanthématique de 1834-1835. — Sensibilité de toute la surface du corps dans le typhus fever. — Excitation nerveuse primitive et congestion cérébrale secondaire. — Le tartre stibié à hautes doses dans le typhus malin. — Faits à l'appui. — Opinion du docteur Marryatt (de Bristol). — Nécessité de régler les doses des médicaments d'après les effets qu'ils produisent. — Appréciation de la méthode de l'auteur, par MM. Kilgour et Hudson.

#### MESSIEURS,

Notre dernière conférence a été consacrée à l'étude d'une médication fort importante, à savoir, l'emploi du tartre stibié et de l'opium dans les stades avancés du typhus tacheté ou exanthématique. Je crois utile de vous présenter aujourd'hui quelques observations sur le génie et la marche de la maladie dans l'épidémie actuelle (1). Généralement peu violent, le mode de début n'est aucunement en rapport avec les dangers ultérieurs, et bien souvent le malade ne paraît souffrir que d'un refroidissement fébrile; les frissons violents sont rares, il n'y a que des horripilations, qui reviennent à de courts intervalles. Le premier jour, le pouls s'élève rarement au delà de 90, et dans près de la moitié des cas on le voit tomber, au bout de peu de jours, à 80, à 70 et même au-dessous. J'ai observé cette lenteur du pouls chez plusieurs élèves en médecine, et je l'ai toujours vue coïncider avec une forme morbide aussi longue que dangereuse. MM. Sangster, Graves, Harris et O'Flaherty ont présenté ce phénomène: plusieurs jours avant l'époque du plus grand danger, ils n'avaient pas plus de 70 pulsations par minute. On a pu déjà, dans d'autres épidémies, rencontrer des cas de ce genre, mais ils n'ont jamais été aussi nombreux qu'aujourd'hui. En même

(1) 1834-1835.

temps que le pouls se ralentit, on peut constater que la peau n'est guère plus chaude qu'à l'état normal; parfois cependant il existe un peu de chaleur mordicante (*calor mordax*).

Les malades qui avaient le pouls lent accusaient peu de souffrances, du moins au début; la céphalalgie, la courbature, la soif et l'agitation étaient notablement atténuées par les sueurs, qui se montraient alors. La présence et les bons effets de ces sueurs étaient bien faits pour tromper le médecin, et lui faire croire que la maladie était jugée; mais un examen plus attentif montrait bientôt qu'il n'en était pas ainsi. La langue, en effet, était toujours très-chargée, elle était blanche au centre et rouge à la pointe, et la diminution apparente de la fièvre coïncidait avec un abattement considérable des forces. Un peu plus tard, survenait une légère éruption, semblable à une rougeole mal caractérisée ou déjà effacée; chez quelques malades elle naissait avant le quatrième jour, mais dans la plupart des cas elle n'apparaissait que le septième. Cet exanthème augmentait rapidement et envahissait bientôt toutes les parties du tronc et les membres. Dans beaucoup de cas il constituait une efflorescence très-marquée, d'une couleur rouge sombre; dans d'autres il était moins évident, il semblait pour ainsi dire effacé, et paraissait profond, comme s'il eût été voilé par la peau; néanmoins un œil expérimenté pouvait encore en constater l'existence. Sur vingt cas, cette éruption n'a pas fait une seule fois défaut, du moins complètement: c'est ce qui m'a porté à donner à cette forme de la maladie le nom de typhus exanthématique (*maculated fever*).

Les choses restaient en cet état jusqu'au neuvième, dixième ou onzième jour. Le malade dormait assez bien la nuit; il avait un pouls peu fréquent ou même lent, une soif peu vive, peu ou point de nausées; il n'accusait aucune douleur, ni à la région épigastrique, ni dans le ventre; en somme, il n'avait pas un seul symptôme alarmant. Mais à ce moment la maladie entrait dans une nouvelle phase, et commençait à présenter des caractères plus inquiétants. La faiblesse augmentait d'une manière évidente; l'esprit était parfois incohérent, surtout au moment du réveil; il y avait un peu de délire pendant la nuit, de l'agitation; enfin, au bout de peu de jours, le malade essayait de tromper la surveillance de sa garde et de sortir de son lit. Dans beaucoup de cas, le pouls s'élevait tout à coup, et conservait ensuite la même fréquence tout le temps que durait le danger. C'est ainsi qu'au dixième jour le pouls de M. Symonta subitement de 85 à 120, puis il resta à ce chiffre jusqu'au douzième jour, époque où l'amélioration commença à se faire sentir. Cette accé-

lération soudaine du pouls fut également observée au neuvième jour chez M. M'Namara, qui mourut le quatorzième. Chez d'autres, au contraire, ainsi que je vous l'ai déjà dit, le pouls conservait la même lenteur pendant toute la durée de la maladie.

En vérité, messieurs, le médecin assistait alors à un spectacle bien étrange. Le malade ne souffrait ni de la tête, ni de l'épigastre; il avait la peau normale, le pouls parfaitement naturel, la respiration calme, les yeux nets, le ventre souple et déprimé, et pourtant il était sous le coup d'un danger imminent: il rendait involontairement sous lui l'urine et les matières fécales; il divaguait; il était en proie à un délire qui se traduisait tantôt par de grands éclats, tantôt par un marmottement à voix basse; les soubresauts, croissant de jour en jour, finissaient par avoir une violence extrême; l'adynamie était profonde, des taches de couleur sombre recouvraient tout le corps, l'insomnie était absolue. Que deviennent, en présence d'un tel concours de phénomènes, les élucubrations des théoriciens? Lorsque la maladie avait atteint sa période la plus sévère, mais rarement auparavant, les intestins commençaient d'ordinaire à être distendus, et le ventre devenait graduellement tympanique; ce signe était très-funeste, car il était souvent le précurseur du hoquet.

Si les efforts de la nature ou de l'art étaient impuissants, la congestion de la muqueuse intestinale, révélée par les symptômes précédents, était indubitablement suivie des phénomènes de l'hyperémie cérébrale: agitation, suffusion sanguine des conjonctives, contraction des pupilles; ce dernier signe était le plus fatal de tous. Dans deux ou trois cas, ces accidents cérébraux amenèrent au treizième jour des convulsions répétées, et cependant les malades guérissent: c'est ce qui eut lieu chez M. Cookson. Il en fut de même chez une jeune femme qui était à l'hôpital de Sir Patrick Dun: elle fut prise, au quinzième jour, de convulsions qui étaient plus marquées du côté droit que du côté gauche; il y eut du strabisme à droite et de l'insensibilité de la pupille du même côté; il survint, ce jour même, une paralysie du côté gauche qui disparut le lendemain. Chez cette femme, la guérison, entravée par de nombreuses difficultés, fut cependant complète.

La fille d'un prêtre, demeurant à la Liberté, eut au septième jour de nombreuses attaques convulsives; les convulsions, plus marquées également du côté droit que du côté gauche, furent suivies d'une stupeur voisine du coma: cet état persista pendant plusieurs heures. Tous ces malades étaient couverts de taches.

L'épidémie actuelle nous présente une autre particularité que j'ai déjà rencontrée dans beaucoup de fièvres, tant sporadiques qu'épidémiques, et sur laquelle je désire vivement appeler votre attention : je veux parler de la sensibilité anormale de toute la surface du corps. Cette sensibilité est telle, que le malade ne peut supporter la pression même du doigt, et qu'il cherche à s'y soustraire, quel que soit d'ailleurs le point des téguments qui soit touché. Cette hyperesthésie provient d'un état d'irritation du système nerveux central ; elle est souvent accompagnée de douleurs vives dans le dos ou dans les lombes, douleurs qui indiquent une congestion de la moelle. Or, au point de vue pratique, ce symptôme mérite attention : si en effet le médecin le néglige et se borne à rechercher l'effet de la pression sur l'épigastre seulement, il sera exposé à se tromper ; il pourra croire que cette sensibilité anormale n'existe que dans ce point-là, et qu'il faut la combattre par une application de sangsues au creux de l'estomac.

Si j'insiste aussi longtemps sur ces symptômes, c'est parce qu'ils révèlent évidemment, selon moi, l'existence d'une excitation nerveuse générale et primitive compliquée d'une congestion cérébrale secondaire ; c'est aussi parce que le traitement du typhus à ses dernières périodes est entièrement fondé sur la connaissance du développement successif de ces deux états. Je désire que vous vous fassiez une idée nette de l'évolution de ces phénomènes. Lorsque la céphalalgie et l'irritation des premiers jours ont disparu, lorsque la tranquillité et le sommeil sont revenus, souvent même depuis plusieurs jours, alors apparaît une nouvelle série d'accidents, soubresauts, insomnie, mussion, délire, évacuations involontaires, etc., qui dénotent tous une perturbation profonde du système nerveux ; mais jusqu'alors rien ne prouve que cette perturbation soit sous la dépendance de l'hypéremie. Quelques jours se passent, et bientôt la congestion du cerveau révèle son existence par des signes non équivoques : la face et les yeux sont rouges et injectés, les pupilles tendent à se resserrer ; parfois apparaissent des convulsions, en même temps le sommeil manque absolument. Or, dans l'épidémie dont je vous retrace l'histoire à grands traits, lorsqu'à la dernière période de la maladie, le premier groupe de symptômes existait *seul*, les accidents cédaient à l'emploi du vin, du musc, du porter et de l'opium ; mais lorsqu'à cet ordre de manifestations venaient se joindre les phénomènes de congestion cérébrale, l'état du malade présentait une similitude remarquable avec cette variété bien connue du *delirium tremens*, qui est compliquée d'hypéremie du cerveau. Déjà je vous ai

parlé de cette analogie, et je vous ai dit que cette forme de délire alcoolique ne peut être traitée avec succès que par l'administration judicieuse et rapide du tartre stibié uni au laudanum. *C'est la découverte des heureux effets de cette médication dans les stades avancés du typhus exanthématique, que je revendique comme mienne* ; il est impossible, en effet, de trouver la moindre trace de cette méthode thérapeutique dans les écrits des auteurs qui se sont occupés de ce sujet. Il est incontestable que bien des malades déjà ont dû la vie à ce traitement, et cela dans des circonstances en apparence désespérées. Ne soyez donc point étonnés, messieurs, de ce que je me félicite hautement d'avoir proposé le premier cette méthode ; non-seulement elle a notablement abaissé le chiffre de notre mortalité nosocomiale (1), mais, grâce à elle, j'ai pu arracher à la mort plusieurs de mes amis et de mes élèves ; sans elle notre école de Meath Hospital eût été plus que décimée, tandis que nous n'avons à déplorer jusqu'ici que la perte d'un seul étudiant.

Un mot encore sur les conditions dans lesquelles ce traitement est applicable. Ces conditions sont précisément celles que l'on avait cru précédemment devoir combattre par l'application des sangsues, des lotions froides et des vésicatoires sur la tête. Alors, en effet, disait-on avec raison, il ne s'agit pas seulement de lutter contre la débilité qui va croissant, il ne s'agit pas seulement d'abattre l'excitation nerveuse générale ; il faut aussi compter avec la congestion cérébrale, et même c'est ce dernier accident qui est le plus formidable de tous ; en conséquence, ajoutait-on, laissez-nous l'attaquer hardiment, laissez-nous mettre des sangsues, laissez-nous purger, etc. Il serait superflu, je pense, de vous citer ici des exemples pour vous convaincre des dangers de cette pratique déplorable ; je me bornerai donc à vous dire que vous seriez tout aussi autorisés à traiter le *delirium tremens* par les sangsues, les purgatifs et les vésicatoires. N'oubliez pas que je ne parle ici que des périodes avancées du typhus. Si, en effet, la congestion cérébrale a lieu au début ou au milieu de la maladie, il n'y a pas lieu d'employer l'opium, il faut recourir alors au traitement ordinaire de

(1) Soixante-treize malades atteints de typhus, à savoir, quarante et un hommes et trente-deux femmes, furent traités dans l'hôpital de Sir Patrick Dun pendant les mois de février, mars et avril. Dans ce nombre il y eut plus de cinquante cas de typhus tacheté, et cependant nous n'avons perdu que trois malades (deux femmes et un homme). Ce dernier était dans une situation désespérée lorsqu'il nous arriva, et l'une des deux femmes fut prise de varioloïde immédiatement après la crise d'un typhus exanthématique de longue durée. (L'AUTEUR.)

l'hypérémie active du cerveau : purgatifs, sangsues, lotions froides, glace sur la tête, etc.

Dans cette esquisse rapide de l'épidémie actuelle, j'ai laissé dans l'ombre bien des traits importants : ce n'est donc là, sous bien des rapports, qu'une grossière ébauche ; mais je me suis attaché à vous représenter dans tous leurs détails certains caractères qui vous permettront d'apprécier les principes par lesquels j'ai été amené à cette nouvelle méthode thérapeutique. Je ne puis mieux compléter ce tableau qu'en vous rapportant encore quelques faits ; et d'abord permettez-moi de vous parler de la maladie de M. Thomas O'Flaherty.

Ce jeune homme fut pris d'un typhus exanthématique de forme insidieuse, qui ne présenta au début aucun caractère inquiétant. Le pouls ne s'éleva jamais au-dessus de 100, et avant le dix-septième jour il était tombé à 70 ; *il se maintint à ce chiffre durant la période du plus grand danger*. Le malade était sous le coup d'une appréhension extrême ; il croyait à une terminaison funeste, et dès le début il avait perdu le sommeil : ce sont là les seules circonstances qui, dans les premiers jours, eussent excité mes alarmes. Au dixième jour, il y avait un peu de tympanite, mais une médication appropriée en triompha en deux jours. Quarante-huit heures plus tard, l'agitation était très-vive ; et quoiqu'il nous fit des réponses raisonnables, quoiqu'il n'accusât aucune douleur de tête, quoiqu'il n'eût ni rougeur de la face, ni chaleur du cuir chevelu, le malade divaguait lorsqu'il était abandonné à lui-même, et vers la fin de la journée il tenta à plusieurs reprises de sortir de son lit. Il y réussit une fois, et se mit à se promener sur l'escalier qui conduit de sa chambre au parloir. La langue était brune et sèche. Lorsque j'appris ces détails, j'ordonnai la potion stibio-opiacée contenant quatre grains (0<sup>gr</sup>, 24) d'émétique et une drachme (3 grammes) de laudanum par huit onces (192 grammes) de véhicule camphré, à prendre deux drachmes toutes les deux heures. Les effets du remède ne furent pas très-rapides, mais ils furent manifestement heureux ; car le jeune homme devenait graduellement plus calme, il délirait moins, n'essayait plus de quitter son lit, et il eut quelques instants de sommeil pendant la nuit. La potion avait amené des sueurs profuses ; comme il y avait de la constipation, on laissa de côté la mixture stibiée, et l'on donna des purgatifs.

Au quinzième jour, les intestins ayant été suffisamment stimulés, je prescrivis pour la nuit vingt gouttes de la solution opiacée de Battley ; il y eut pendant la nuit un sommeil paisible : c'était la première fois

depuis le début de la maladie. Au seizième jour, les sueurs continuaient, le ventre n'était plus tendu, la raison était revenue, mais notre malade avait des soubresauts assez marqués. Il prit une autre dose de la solution de Battley, mais sans résultat ; je dois ajouter que depuis quelques jours je lui donnais du bouillon de poulet, de la bière, etc. Au dix-septième jour, les sueurs avaient cessé, la peau était aride et brûlante ; agitation excessive, subdelirium et marmottement continuel, soubresauts de tendons, tremblements, évacuations involontaires, carphologie. Je prescrivis : *porter en petite quantité, bouillon de poulet, lavement fétide, et pour la nuit vingt gouttes de la liqueur de Battley*.

Le lendemain on me dit que le lavement n'a pas procuré de selles, et que la nuit s'est passée sans sommeil. Le malade répondait avec incohérence : il croyait que son lit était couvert de lancettes, et il en mettait précieusement de côté quelques-unes, qu'il se réservait de me donner ; le ventre n'était pas tendu, mais la constipation était opiniâtre ; pouls à 100. Nous ne nous occupâmes ce jour-là et le lendemain que de déterminer des évacuations alvines, afin de pouvoir revenir à l'opium ; mais pendant ce temps tous les accidents s'aggravèrent, et lorsque je revins le soir du dix-neuvième jour, l'état de ce malheureux jeune homme était aussi alarmant que possible. Depuis plusieurs jours il n'avait pas eu un instant de repos, son corps était universellement agité par des tressaillements et des soubresauts, l'incohérence des facultés intellectuelles était complète, le délire était extrême : c'était, en un mot, un spectacle douloureux et alarmant.

Il s'agissait d'instituer un traitement. Je me souvenais à merveille du temps où l'on avait recours, en face d'un cas pareil, aux purgatifs réitérés, aux applications de sangsues sur les régions temporales et aux vésicatoires à la nuque. Je me souvenais d'avoir vu bien des malades traités de cette façon par les praticiens les plus distingués ; mais je me rappelais également les tristes résultats de cette thérapeutique. Dans les conditions auxquelles j'avais affaire, alors que les signes d'une hypérémie cérébrale étaient aussi évidents que possible, chacun eût rejeté bien loin et qualifié d'absurde l'idée d'administrer de l'opium ; cependant mon expérience antérieure me décida à cette médication, et, vu l'imminence du danger, j'en usai hardiment. A la potion ordinaire de huit onces renfermant quatre grains d'émétique je fis ajouter une drachme et demie (4gr, 50) de laudanum. Le malade prit toutes les deux heures une once de cette mixture à partir de huit heures du soir ; on s'arrêta après la cinquième dose. Il y eut des sueurs abondantes, la

peau devint plus fraîche, le délire était moins violent, mais il n'y eut pas de sommeil ; à quatre heures du matin, le pouls était à 70, la respiration était tranquille. Je fis donner alors vingt gouttes de la solution de Battley, et, une heure et demie plus tard, j'en prescrivis encore vingt-cinq. Le malade avait donc pris, dans un espace de temps assez court, à peu près une drachme de laudanum (3 grammes), quarante-cinq gouttes de la liqueur de Battley, plus environ trois grains (18 centigrammes) de tartre stibié. Il était calme, mais il n'avait pas fermé les yeux ; il avait encore parfois de la mussitation et quelques soubresauts ; ses pupilles se resserraient de plus en plus ; ses yeux, devenus ternes, avaient perdu presque toute expression, et lorsque je revins à huit heures du matin, il était complètement narcotisé, mais il n'avait pas dormi. Je crus d'abord que tout était perdu ; pourtant, comme la respiration était naturelle et le pouls régulier, je me laissai aller à concevoir encore quelque espérance. A ce moment, les yeux s'éteignirent, les paupières s'abaissèrent petit à petit, la respiration devint lente et profonde, et à huit heures et demie le malade dormait d'un sommeil tranquille qui dura neuf heures consécutives. Au réveil, la raison lui était revenue ; il ne souffrait plus de la tête ; et, après avoir bu un peu de tisane, il s'endormit de nouveau. Le lendemain matin, tous les symptômes du typhus avaient disparu jusqu'au dernier.

Les faits dont je vais maintenant vous entretenir prouvent que le tartre stibié peut être administré avec avantage à une époque de la maladie où on l'avait cru jusqu'ici inapplicable, et à des doses si considérables, qu'elles sont encore pour moi un sujet d'étonnement. Lorsque je commençais à me servir de l'émétique et de l'opium, je ne maniais pas le premier de ces agents avec la hardiesse que vous me voyez aujourd'hui ; ce n'est que peu à peu, et en me fondant sur mon expérience, que j'en suis venu à adopter un procédé thérapeutique qui heurtait de front les idées généralement admises ; c'est graduellement aussi, et après m'être assuré de son innocuité, que j'ai généralisé ma manière de voir au sujet de l'influence toute-puissante du tartre stibié. Je dois ajouter, et c'est pour moi un tribut de reconnaissance, que j'ai été encouragé et aidé dans ces recherches par les travaux de Marryatt (de Bristol). Ces travaux ont été publiés pour la première fois en 1788, mais ils restèrent ignorés des médecins irlandais, je puis même dire des médecins anglais, jusqu'au moment où ils furent signalés dans le premier volume du *British and foreign medical Review* (p. 416). La con-

naissance de cette œuvre, dont je n'avais jamais ouï parler, la conviction qu'elle m'inspira au sujet de l'efficacité du tartre stibié employé à hautes doses dans les périodes avancées du typhus malin, m'engagèrent à accorder désormais plus de valeur à cet agent administré seul, sans opium, et me déterminèrent à en user dorénavant avec plus de vigueur : l'événement, vous le savez, a pleinement justifié ma résolution.

Il est peut-être des hommes qui prendront acte de ces paroles pour me dénier toute initiative à ce sujet. Mais tous ceux qui ont suivi mon service à l'hôpital, tous ceux qui ont pris la peine de lire mes leçons et les divers mémoires que j'ai publiés sur cette question, reconnaîtront aisément que je n'ai eu dans cette voie nouvelle d'autre guide que l'analogie ; mes premières recherches m'ont été inspirées par l'observation des effets de l'émétique et de l'opium dans le *delirium tremens*, affection non décrite au temps de Marryatt. Quiconque a la moindre notion de la méthode suivant laquelle on traite le typhus à Dublin, à Londres et à Edimbourg, conviendra que personne, depuis le commencement de ce siècle, n'a employé le tartre stibié dans le typhus, à la période pour laquelle je le recommande. Vous ne trouverez pas un seul mot qui se rapporte à cette pratique dans l'œuvre remarquable de Barker et de Cheyne, et cependant cette œuvre est riche en préceptes thérapeutiques. Vainement vous fouillerez les travaux d'Armstrong, de Smith, de Tweedie ; vainement vous parcourrez les ouvrages de Good, de Thomas, de Mackintosh ou l'*Encyclopédie de médecine pratique*, vos recherches resteront tout aussi stériles. Compulsez encore, si cela ne vous suffit pas, le *Journal d'Edimbourg* et la *Revue médico-chirurgicale* de Johnson, vous ne trouverez rien, absolument rien qui puisse m'enlever la priorité, et cependant le traitement du typhus fever est, dans tous ces travaux, l'objet de discussions approfondies.

Mais en voilà assez sur ce point ; c'est perdre son temps que de répondre à des hommes assez ignorants pour confondre la méthode thérapeutique que je conseille, avec l'antique et vulgaire habitude qui consiste à administrer le tartre stibié au commencement de toutes les maladies fébriles, soit comme émétique, soit comme diaphorétique. Je ne regrette qu'une chose, c'est de ne pas avoir appliqué cette méthode plus tôt ; car depuis que je l'ai adoptée, ma pratique a été beaucoup plus heureuse, soit à l'hôpital, soit au dehors. Peu de temps avant que M. Cookson tombât malade, j'ai eu la douleur de perdre des amis, des parents, des clients, que j'eusse probablement sauvés en les traitant par l'émétique ; j'ai même vu mourir un de mes malades dans la semaine